

## Le démarrage

### Difficultés

Si écrire est pour vous une corvée et que, à l'idée de devoir rédiger un rapport de stage, un compte rendu ou une lettre, vous vous écriez aussitôt « Ah là là ! Je ne sais pas par où commencer, je n'ai rien à dire, je n'y arriverai jamais... », sachez que les écrivains, eux aussi, connaissent l'angoisse de la page blanche. Comme dirait un chanteur bien connu : « Qu'on me donne l'envie, l'envie d'avoir envie... » C'est d'ailleurs un des buts de ce livre : vous donner l'envie d'écrire. Remontons un peu les siècles et écoutons Jean-Jacques Rousseau : « Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté : elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation<sup>1</sup>. » Gustave Flaubert, le styliste par excellence, ne s'en sortait pas mieux un siècle plus tard. Dans ses *Lettres à Louise Colet*, sa grande amie, il se plaint : « Je me tourmente, je me gratte. Mon roman a du mal à se mettre en train. J'ai des abcès de style et la phrase me démange sans aboutir. Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il faut la creuser avec, est un dur courant ! [...] Au milieu de tout cela, j'avance péniblement dans mon livre. Je gâche un papier considérable. Que de ratures ! La phrase est bien lente à venir [...] Je suis en rage sans savoir de quoi. C'est mon roman peut-être qui est en cause. – Ça ne va pas. Ça ne marche pas. Je suis plus lassé que si je roulais des montagnes. J'ai, dans des moments, envie de pleurer. Il faut une volonté surhumaine pour écrire. Et je ne suis qu'un homme. » Un siècle plus tard, au XX<sup>e</sup> siècle, Nathalie Sarraute, dans *Enfance*, n'est pas en reste : « Je suis dans ma chambre, à ma petite table devant la fenêtre. Je trace des mots avec ma plume trempée dans l'encre rouge... je vois bien qu'ils ne sont pas pareils aux vrais mots des livres... ils sont comme déformés, comme un peu infirmes... En voici un tout vacillant, mal assuré, je dois le placer... ici peut-être, non, là... mais je me demande... j'ai dû me tromper... »

---

1. *Les Confessions*.

Face à ce problème, plusieurs attitudes sont possibles : certains se lèvent quoi qu'il arrive à 5 heures du matin et s'attellent à la tâche, l'objectif étant d'avoir écrit quelques lignes avant 15 heures, d'autres sortent un carnet de la poche dès qu'ils ont une idée, d'autres encore n'écrivent pas que devant leur feuille. Cela peut sembler un peu étrange mais c'est ainsi : vous commencez un texte, vous vous arrêtez, vous partez faire des courses, et quand vous vous y remettez en rentrant, miracle ! les mots coulent. En fait, votre cerveau a continué à travailler. Hector Bianciotti, dans *Ils écrivent où ? Quand ? Comment ?*<sup>1</sup>, analyse ces moments où l'on « écrit sans écrire » : « Lors de mes sorties, je continue parfois le texte que je suis en train d'écrire : quelque chose vient, je le note, ou bien je transforme le texte que j'ai écrit, dans ma tête, et je rentre vite, je trouve la plume et le cahier ouvert et je note ou je modifie. » François Bott partage son point de vue<sup>2</sup> : « Puis je laisse travailler la nuit, et le matin, la nuit a fait son travail, je n'ai plus qu'à écrire. » Pierre Bourgeade confirme<sup>3</sup> : « ... pendant que je dors, ça se prépare. »

Un dessin de Bretécher décrit une femme, le double de Bretécher, à sa table de travail. On la voit se lever pour passer l'aspirateur, revenir à son bureau, se relever, chasser les toiles d'araignée, se rasseoir, partir laver du linge, passer par les toilettes, retourner écrire, se relever pour manger, et, pour finir, retourner à sa table. Non seulement ce dessin illustre parfaitement la difficulté d'écrire mais il nous montre que rien ne sert de rester coûte que coûte devant son bureau. Confrontés à la page blanche, nous réagissons de manière différente : l'un restera quoi qu'il arrive rivé à sa table pendant un temps minimum qu'il aura préalablement défini, un deuxième se lèvera autant de fois que nécessaire, un troisième partira faire un tour, le dernier s'y mettra la nuit... L'important est de trouver son rythme. Denis Roche renchérit<sup>4</sup> : « Je tourne en rond [...]. J'ouvre des livres un peu partout au hasard, je mets un disque [...], un autre, je regarde quelques photos, je compulse, j'ai besoin de compulsiver et finalement c'est au maximum de compulsivité que je m'assieds et je me mets tout de suite à taper. Je ne pense jamais à ce que je vais écrire avant le moment où j'écris le premier mot. Du mot tapé vient la phrase, donc la pensée. »

Il n'y a pas de recettes miracles, la meilleure sera celle que vous aurez mise au point et qui conviendra à votre comportement rédactionnel.

## *Les comportements rédactionnels*

Selon le modèle d'Hayes et Flower (1980) popularisé par Claudine Garcia-Debanc, on en distingue généralement quatre :

- 
1. André Rollin, *Ils écrivent où ? Quand ? Comment ?*, Éditions Mazarine, Paris, 1986.
  2. *Id.*
  3. *Id.*
  4. *Id.*

- ▶ Il y a ceux qui procèdent « pas à pas » : ils n'écrivent une deuxième phrase qu'une fois la première jugée parfaite et ainsi de suite. Perfectionnistes, ils avancent comme la tortue de la fable : lentement mais sûrement.
- ▶ Certains « griffonnent » tout ce qui leur vient à l'esprit, prennent des notes, et ne rédigent que plus tard. Jacques Derrida en fait partie<sup>1</sup> : « Je prends des notes, je griffonne des choses, mais j'écris rarement de manière continue. » Leur texte est agrémenté de dessins, de numéros de téléphone, de listes de courses. Ils noircissent la page pour se rassurer. Pendant ce temps-là, ils réfléchissent. R. Dubillard dessine autant qu'il gratte<sup>2</sup> : « Dans les marges je dessine aussi, oui. N'importe quoi, des choses abstraites... OUI, pour réfléchir quand je ne regarde pas les arbres. »
- ▶ D'autres ne se lancent que lorsqu'ils ont une vue d'ensemble de tous les éléments nécessaires à la rédaction quasi définitive de leur texte (plan, début, milieu, fin). Structurés, ils ont besoin de tout maîtriser pour se lancer, au risque de ne laisser aucune place à l'improvisation.
- ▶ D'autres procèdent par « esquisses successives » : ils font un plan, écrivent en fonction de celui-ci, puis retravaillent.

Il faut savoir que l'écriture résulte d'une double activité, ce qui en fait toute la difficulté :

- ▶ Le cerveau droit, l'intuitif, procède par bonds, associations d'idées, rapprochements, oppositions, images. Il permet d'écrire au fil de la plume. C'est celui qu'utilisaient à loisir les surréalistes. À la fin de la Première Guerre mondiale, un groupe de jeunes gens, André Breton, Philippe Soupault et Louis Aragon, créèrent un mouvement, une manière de vivre. Ils eurent notamment l'idée d'adapter les nouvelles méthodes thérapeutiques mises à l'honneur par Freud (dont la célèbre libre association d'idées) à l'écriture. L'écriture automatique, la « dictée de l'inconscient », était née. Elle devait aboutir à la libération des contraintes. Voici la définition du surréalisme d'André Breton dans le *Manifeste du surréalisme* : « SURRÉALISME, n. m. Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. » Un des jeux les plus connus des surréalistes consiste à faire composer une phrase par plusieurs personnes sans qu'aucune d'elles ne puisse lire ce qui a été précédemment écrit par les autres. Le « cadavre exquis », puisque c'est ainsi que ce jeu s'appelle, doit son nom à la première

1. André Rollin, *Ils écrivent où ? Quand ? Comment ?*, op. cit.

2. *Id.*

phrase obtenue de cette manière : « Le cadavre - exquis - boira - le vin - nouveau. » L'ordre syntaxique nom-adjectif-verbe-COD-adjectif doit être respecté. Le cerveau droit, très prisé dans ce jeu, se révèle fort utile quand on commence à réfléchir. Écrivez toutes vos idées, comme elles vous viennent. Ne vous censurez pas. Noircissez le papier. Alain Absire, dans *Ils écrivent où ? Quand ? Comment ?*, se confie<sup>1</sup> : « ... une première version qui est, en fait, un premier jet dans lequel j'écris plutôt ce qui me passe par la tête, sans souci de perfection. Cela fonctionne comme un brouillon. Et une fois que j'ai construit l'ensemble d'une scène de cette façon, je détache ces feuilles. C'est en général le lendemain ou le surlendemain, car j'aime que tout cela infuse un peu. »

- ▮ Le cerveau gauche, le rigoureux, le rationnel, le linéaire, range, classe, corrige, relit, traque l'erreur. Il vous aide à classer vos idées : celle-ci complète celle-là, celle-ci s'oppose à celle-là, etc. Nécessaire, il ne faut cependant pas lui laisser le champ libre car il risque de vous brimer : avant même d'écrire un traître mot, si vous vous interrogez sur son bien-fondé, la page blanche vous guette. En revanche, il vous sera très utile lors de la relecture. Alain Absire poursuit<sup>2</sup> : « Si vous voulez... je recopie. Mais attention, ce n'est pas seulement recopié, c'est retravaillé, repris, étoffé, amélioré, enfin j'espère que c'est amélioré. Parfois, les choses vont très vite, et puis parfois, je suis obligé de recommencer, quatre, cinq, six, huit fois... »
- ▮ Évidemment les deux sont indispensables, l'idéal étant de les utiliser l'un après l'autre. Comme le dit la locution française qui sert de devise à la Belgique : « L'union fait la force. » Au début, laissez votre cerveau droit libre, laissez-le créer, ne cherchez pas les fautes, la cohérence. Il sera toujours temps, une fois les idées en vrac, d'appeler à l'aide le cerveau gauche pour organiser le chaos.

Certaines personnes ont le cerveau droit plus développé : elles imaginent, créent, visualisent, mais peinent à finaliser, à figurer. En général, elles n'aiment pas se relire. Leur cerveau droit l'emporte sur le gauche. D'autres ont le cerveau gauche hypertrophié : leur texte est extrêmement structuré, l'écriture soignée, mais c'est plat. On s'ennuie. Trop de maîtrise tue le plaisir. Évidemment, tout dépend, là encore, du texte à produire. Si vous écrivez un compte rendu où clarté et précision sont de rigueur, réveillez votre cerveau gauche ; si vous cherchez une idée

---

1. André Rollin, *Ils écrivent où ? Quand ? Comment ?*, op. cit.

2. *Id.*

pour votre prochain roman, faites travailler votre imaginaire en appelant à l'aide le cerveau droit. Laissez le cerveau gauche au vestiaire. Rêvez, évadez-vous. Vous organiserez le voyage quand vous aurez trouvé la destination.

## *L'écrit et l'oral*

Les gens se représentent l'écrit et l'oral comme deux planètes aussi éloignées que Mars de Neptune. Grave erreur. Vous parlez bien, pourquoi n'écririez-vous pas bien ? Évidemment ce n'est pas si simple, même s'il y a du vrai dans cette idée. Les collégiens écrivent parfois un véritable charabia. En grandissant, leur vocabulaire s'enrichit, leur élocution s'améliore et leur style aussi. Lire leur texte à voix haute leur permet de prendre conscience du manque de clarté de certains de leurs propos. Très vite, ils progressent. L'oral et l'écrit ont donc bien un rapport étroit.

Vous pouvez « oraliser » dès que vous commencez à écrire : si vous êtes bloqué, imaginez-vous que vous racontez votre histoire à quelqu'un, dites-la puis écrivez-la. Cela va grandement vous aider à commencer. Philippe Sollers explique très bien cette idée<sup>1</sup> : « J'essaie de suivre. C'est de la parole mentale, chuchotée, on est là, dans le mouvement oral interne ; j'essaie de capter. Mon truc est très vocal, j'essaie de penser au fait que ça pourrait être dit à haute voix. » Boileau disait : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. » On pourrait ajouter : « Ce qui s'énonce clairement s'écrit facilement. » Et d'ailleurs énoncer, n'est-ce pas un verbe qu'on emploie pour l'oral, « exprimer par des paroles », comme pour l'écrit « exprimer par l'écrit » ? Ne parle-t-on pas également de la petite musique de Duras ou de celle de Proust ? La musique et l'écriture, l'oral et l'écrit sont comme la Terre et le Soleil : indissociables. Les écrivains aiment d'ailleurs très souvent la musique qu'ils considèrent comme l'Art suprême. À l'image de leurs musiciens préférés, ils cherchent à faire chanter les mots. Verlaine, un poète si souvent chanté, professe :

*De la musique avant toute chose,  
et pour cela préfère l'impair<sup>2</sup>,  
plus clair et plus soluble dans l'air.*

À vous de trouver votre musique intérieure, et d'y rester fidèle.

Une des différences entre l'oral et l'écrit – et elle est de taille –, c'est que l'écriture est beaucoup moins rapide que la parole (150 mots/minutes à l'oral contre 30 à l'écrit environ). Quant à la pensée, c'est un bolide qui fonce à toute allure. Résultat :

---

1. André Rollin, *Ils écrivent où ? Quand ? Comment ?*, op. cit.

2. Impair : un vers ayant un nombre de syllabes impair

entre la voiture de Formule 1, la Twingo et la bicyclette, il faut éviter les collisions. C'est en effet dans cette différence de rapidité entre le cerveau et la main que réside toute la difficulté. Quand nous voulons aller trop vite, nous refusons les priorités, brûlons les feux rouges et coupons les routes. Résultat : plus personne ne nous suit dans notre course, et surtout pas le lecteur, accidenté par notre faute sur le bord de la route.

Utilisez donc l'oral, mais calmement, comme un ami, pour passer du point mort à la seconde, pas pour rouler en cinquième. Une fois en seconde, piano piano. Le pied doit être prêt à freiner et la main à rétrograder.

Si, un peu plus loin sur la route, vous êtes à nouveau en panne d'inspiration, garez-vous sur le bas-côté et déclamez à haute voix ce que vous n'arrivez pas à écrire. Cela décrassera la machine.

## *Temps, météo, conditions de travail*

### *Gérer son temps*

N'avez-vous jamais remarqué que certains jours, quand vous êtes d'humeur morose, vous passez des heures devant votre garde-robe ? C'est bien simple, rien ne vous va. Inutile ce jour-là de partir faire du shopping. Ce n'est pas le moment d'acheter. Pour écrire, c'est pareil. Si, aujourd'hui, vous voyez tout en noir, inutile de vous installer à votre table de travail. Commencez par établir un rétroplanning. Évaluez le temps nécessaire à la documentation. Vous passerez à la rédaction puis à la relecture ultérieurement. Prenez également en compte votre personnalité : si c'est l'urgence qui vous stimule et que vous avez encore quinze jours devant vous avant la date butoir, inutile de jurer que vous aurez fini avant la fin de la journée. Soyez réaliste. Essayez de commencer dans la semaine. Ce sera déjà bien. En attendant, pensez-y. Si vous êtes lent, écrivez un peu tous les jours et apprenez à fuir le perfectionnisme. Forcez-vous à accélérer de temps en temps.

Ne croyez pas pour autant que vous êtes autorisé à repousser *sine die* le moment de vous y mettre. À un moment ou un autre, il faudra se lancer : la première heure sera peut-être difficile, mais, après, la machine sera lancée. Vous serez parti. Douglas Kennedy, l'auteur de *L'homme qui voulait vivre sa vie*, un livre vendu à plusieurs millions d'exemplaires, déclare dans le magazine *Lire* de mai 2007 : « Somerset Maugham disait qu'il y avait trois règles fondamentales pour écrire un bon roman... mais que personne ne les connaît ! Moi je n'en connais qu'une : j'écris 500 mots tous les jours, six jours sur sept. [...] J'ai l'angoisse au ventre. Mais si on est écrivain, on vit en permanence dans l'angoisse. La peur est fondamentale : si on ne l'éprouve pas, on ne peut rien écrire de bon. [...] La discipline permet de la surmonter. Et je m'astreins à écrire mes 500 mots chaque jour avant de m'accorder d'autres activités, comme aller au cinéma ou flâner,

ou boire un verre avec des amis. » Tout est dit dans cet entretien : l'angoisse de l'écrivain et la nécessité de la surmonter. Certes, vous pouvez vous accorder du temps, mais, à un moment, il faut plonger : au début, l'eau risque de vous sembler froide, mais, très vite, vous n'aurez plus envie de revenir sur terre. La procrastination (tendance à tout remettre au lendemain) est un joli mot, mais il n'aide pas à écrire.

## *Météo et conditions de travail*

« Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle », comme disait Baudelaire (remarquez le « disait Baudelaire » et non « écrivait Baudelaire », ce qui montre bien le rapport entre l'oral et l'écrit), prenez un bain chaud, avalez une tablette de chocolat, allez soulever de la fonte, mais n'écrivez pas avec vos idées noires, à moins que cela ne vous inspire... Certains écrivains aiment en effet la pluie et la morosité qu'ils jugent propices à l'écriture ; le soleil leur donne envie de flâner, le noir et le sombre les inspirent... À chacun ses goûts.

Si votre météo intérieure est propice à l'écriture, installez-vous confortablement. Tous les écrivains ont leurs petites manies : le premier ne peut écrire que sur des cahiers d'écolier petit format quadrillés, le deuxième tape ses textes sur la machine à écrire qui lui vient de son grand-père, le troisième est perdu dès que son feutre noir a séché, le quatrième a besoin de silence absolu, le cinquième de musique, le sixième ne jure que par son Mont Blanc, le dernier ne peut écrire que devant son ordinateur...

Acceptez vous aussi vos petites manies : si vous avez besoin d'un plaid sur vos genoux, sortez le plaid. Si vous ne pouvez écrire que le chat sur les genoux, allez le déloger de son pouf près de la fenêtre. Si vous avez besoin d'un whisky, pourquoi pas, à condition de ne pas vider la bouteille... Voici des exemples de rituels très fréquents : allumer une bougie, ne pouvoir écrire qu'avec le même stylo, écouter de la musique, mettre certains vêtements, attendre que la nuit tombe, tout nettoyer avant de commencer... Tous les moyens de conjurer l'angoisse de la page blanche sont les bienvenus. À vous de trouver celui qui vous convient.

Si vous écrivez directement sur l'ordinateur, un conseil : pensez à imprimer votre texte avant de l'envoyer. Les erreurs se détectent plus aisément sur papier.

## *Trucs*

Pour commencer, nous l'avons vu, vous pouvez passer par l'oral et imaginer que vous racontez votre histoire à quelqu'un. C'est très efficace. Si vous êtes toujours paralysé, vous pouvez essayer d'autres « trucs ». Tout est bon pour apprivoiser la page, ne pas la laisser blanche, la faire sienne...

- ▶ Trouver deux phrases qui synthétiseront votre histoire. Quand vous connaîtrez le début et la fin, vous pourrez faire le premier pas.
- ▶ Faire travailler le cerveau droit et écrire tout ce qui vous vient par la tête, même si cela n'a rien à voir avec le sujet. Quand la plume aura couru un moment au gré du vent, il sera plus facile de la ramener dans le droit chemin.
- ▶ Commencer par la deuxième phrase. Cela vous évitera l'angoisse de la première phrase qui, bien souvent, paralyse.
- ▶ Vous inspirer d'un texte du même ordre. L'inspiration est partout : les poètes de la Pléiade se sont inspirés de l'Antiquité, Molière de Plaute, Corneille et Racine des tragédies grecques, La Fontaine d'Ésope, Anouilh et Giraudoux ont revisité les mythes au XX<sup>e</sup> siècle, les jeunes auteurs pastichent leurs auteurs préférés... Une des trois épreuves du bac français, l'écriture d'invention, demande autant d'invention que de connaissances puisqu'il s'agit de s'inspirer d'un des textes proposés pour en écrire un autre. L'élève doit écrire un texte en fonction d'un certain nombre de consignes. Il s'agit d'un travail de rédaction qui mixe créativité et mise en forme des connaissances. Alors lisez encore et toujours. Si vous devez écrire une lettre de relance, relisez celle que vous avez envoyée le mois dernier, mais attention : personnalisez-la, ne la recopiez pas bêtement. Chaque texte est unique. Bannissez la lettre type. Mettez dans chaque écrit un peu de votre personnalité tout en ne perdant pas de vue votre objectif : convaincre, émouvoir, rassurer, amuser...
- ▶ Ouvrir le dictionnaire et chercher le mot qui résume votre sujet. Parce que, bien évidemment, vous avez un dictionnaire et une grammaire à côté de vous. Dans le cas contraire, délogez le chat de vos genoux et allez les chercher... Les écrivains sont généralement de grands amateurs de dictionnaires : dictionnaire de base, dictionnaire des synonymes, dictionnaire étymologique..., leurs étagères en sont pleines. Alain Absire nous parle de son dictionnaire fétiche, le petit Robert<sup>1</sup> : « ... et puis mon petit Robert, qui est mon outil de base. Certains soirs, je passe plus de temps avec mon petit Robert qu'à écrire effectivement... » Quant à Marie Cardinal, qui écrit couchée, elle avoue un amour immodéré des dictionnaires<sup>2</sup> : « Il y a tous mes dictionnaires, j'adore les dictionnaires, je ne sais pas vivre sans, j'aime ça, ça m'inspire. J'ai les gros Robert, les Larousse, des dictionnaires analogiques, étymologiques, j'aime beaucoup ça. »

---

1. André Rollin, *Ils écrivent où ? Quand ? Comment ?*, Éditions Mazarine, Paris, 1986.

2. *Id.*